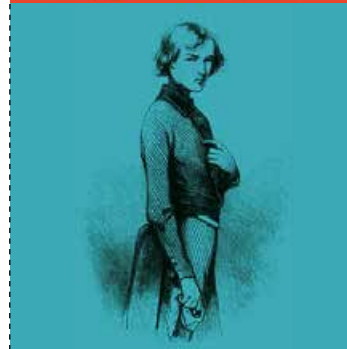
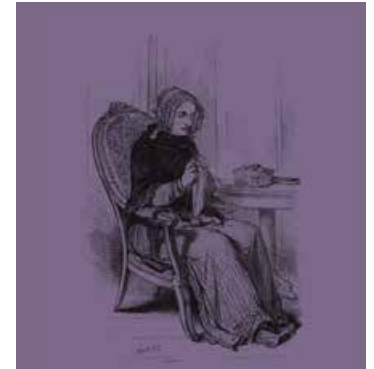


JEU DES SEPT FAMILLES

Personnages de *La Comédie humaine*
d'Honoré de Balzac

■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■
Niveau
élémentaire



MUSÉE BALZAC
Château de Saché

TOURAINES
LE DÉPARTEMENT

SOMMAIRE

Les commerçants

Monsieur Guillaume.....	4
César Birotteau	5
Le marchand de curiosités.....	6
Gaudissart.....	7
Le père Séchard.....	8
Madame Nourisson.....	9

Les femmes du peuple

La grande Nanon.....	10
Flore Brazier.....	11
Madame Vauquer.....	12
Madame Gruget.....	13
La Cibot.....	14
La femme de chambre d'Amélie Camusot.....	15

Comtesses et duchesses

La comtesse Stéphanie de Vandières.....	16
La comtesse de Mortsauf.....	17
La comtesse Fœdora.....	18
La comtesse de Langeais.....	19
La comtesse de Vandenesse.....	20
La comtesse de Cadignan.....	21

Comtes et ducs

Le Comte de Mortsauf.....	22
Le Baron du Guéniac.....	23
Le Comte d'Hérouville.....	24
Lord Grenville.....	25
Le Baron de Nucingen.....	26
Le Chevalier de Valois.....	27

Les vieillards

Ferragus.....	28
Madame de la Chanterie.....	29
Monsieur Bidault-Gigonnnet.....	30
Le Père Goriot.....	31
Mademoiselle de Pen-Hoël.....	32
La veuve Descoings.....	33

Les dandys

Godefroid.....	34
Raphaël de Valentin.....	35
Oscar Husson.....	36
Anselme Popinot.....	37
Henri de Marsay.....	38
Lucien Chardon de Rubempré.....	39

Les demoiselles

Armande-Louise-Marie de Chaulieu.....	40
Euphrasie Castanier.....	41
Pauline Gaudin de Witschnau.....	42
Adélaïde Leseigneur de Rouville.....	43
Maria-Juana-Pepita de Mancini.....	44
Eugénie Grandet.....	45

Compléments d'information sur les personnages :

Les descriptions des personnages sont extraites de l'édition électronique de La Comédie Humaine :
<http://www.v1.paris.fr/musees/balzac/furne/presentation.htm>

Les résumés des œuvres de Balzac sont adaptés d'après ceux de :
- Félix Longaud, Dictionnaire de Balzac, Paris : Larousse, 1969
- l'édition électronique de La Comédie humaine :
<http://www.v1.paris.fr/musees/balzac/furne/presentation.htm>

Les commerçants



Monsieur Guillaume



La Maison du chat-qui-pelote

« Monsieur Guillaume était, de tous les marchands drapiers de Paris, celui dont les magasins se trouvaient toujours le mieux fournis, dont les relations avaient le plus d'étendue, et dont la probité* commerciale était la plus exacte. Monsieur Guillaume portait de larges culottes de velours noir, des bas chinés, et des souliers carrés à boucles d'argent. Son habit à pans carrés, à basques carrées, à collet carré, enveloppait son corps légèrement voûté d'un drap verdâtre garni de grands boutons en métal blanc mais rougis par l'usage. Ses cheveux gris étaient si exactement aplatis et peignés sur son crâne jaune, qu'ils le faisaient ressembler à un champ sillonné. Ses petits yeux verts, percés comme avec une vrille, flamboyaient sous deux arcs marqués d'une faible rougeur à défaut de sourcils. Les inquiétudes avaient tracé sur son front des rides horizontales aussi nombreuses que les plis de son habit. Cette figure blême annonçait la patience, la sagesse commerciale, et l'espèce de cupidité rusée que réclament les affaires. »

*Probité : qualité d'une personne honnête.

Le personnage dans l'histoire

La Maison du chat-qui-pelote est un roman court écrit à Maffliers (Ile-de-France), daté d'octobre 1829 et publié en avril 1830.

La maison du chat-qui-pelote, ainsi nommée à cause de son enseigne, est une boutique de drapier tenue par Monsieur Guillaume dont les affaires prospèrent. Monsieur Guillaume a deux filles : l'aînée, Virginie, n'a guère que des qualités morales et la cadette, Augustine, une merveilleuse

beauté. Il marie ses deux filles le même jour et se retire des affaires en transmettant son fonds de commerce à son ancien commis devenu son gendre. Celui-ci conserve les bonnes traditions de la maison qui continue à prospérer.

Les commerçants



César Birotteau



Grandeur et décadence de César Birotteau

« En venant à Paris, César savait lire, écrire et compter, mais son instruction en était restée là, sa vie laborieuse l'avait empêché d'acquérir des idées et des connaissances étrangères au commerce de la parfumerie. César avait alors quarante ans. Il avait quelques rides prématurées, et une longue chevelure. Ses gros sourcils n'effrayaient point, car ses yeux bleus s'harmonisaient par leur limpide regard toujours franc à son front d'honnête homme. Son nez cassé à la naissance et gros du bout lui donnait l'air étonné des gobe-mouches de Paris. Ses lèvres étaient très lippues*, et son grand menton tombait droit. La force générale du corps, la grosseur des membres, la carrure du dos, la largeur des pieds, tout dénotait d'ailleurs le villageois transplanté dans Paris. Ses mains larges et poilues, les grasses phalanges de ses doigts ridés, ses grands ongles carrés attestaient son origine. Il avait sur les lèvres le sourire de bienveillance que prennent les marchands quand vous entrez chez eux, mais ce sourire commercial était l'image de son contentement intérieur et peignait l'état de son âme douce. »

*Lippu(e) : qui a de grosses lèvres.

Le personnage dans l'histoire

Grandeur et décadence de César Birotteau est un roman publié en décembre 1837.

César Birotteau est venu à Paris de sa Touraine natale à l'âge de quatorze ans pour entrer comme garçon de magasin chez un parfumeur. Peu à peu, il prend à son compte l'affaire de son patron et épouse une jeune fille, Constance Barbe Pillerault. César a de vastes projets. Il veut se lancer dans le haut commerce, embellir son

magasin, agrandir et orner son appartement, mais il fait faillite. Il prend alors un emploi de bureau ; sa femme se place comme caissière, sa fille comme vendeuse de nouveautés. Grâce à son obstination, César refait fortune trois ans plus tard. Malheureusement, il meurt après cette suprême consolation.

Les commerçants

3 Le marchand de curiosités



La Peau de chagrin

« Figurez-vous un petit vieillard sec et maigre, vêtu d'une robe en velours noir, serrée autour de ses reins par un gros cordon de soie. Sur sa tête, une calotte* en velours également noire laissait passer, de chaque côté de la figure, les longues mèches de ses cheveux blancs.

La robe ensevelissait le corps comme dans un vaste linceul, et ne permettait de voir d'autre forme humaine qu'un visage étroit et pâle. Une barbe grise et taillée en pointe cachait le menton de cet être bizarre. Les lèvres de cet homme étaient si décolorées, si minces, qu'il fallait une attention particulière pour deviner la ligne tracée par la bouche dans son blanc visage. Son large front ridé, ses joues blêmes et creuses, la rigueur implacable de ses petits yeux verts, dénués de cils et de sourcils, pouvaient faire croire que le personnage d'un tableau était sorti de son cadre.

Il était impossible de tromper cet homme qui semblait avoir le don de surprendre les pensées au fond des cœurs les plus discrets. »

*Calotte : petit bonnet rond ne couvrant que le sommet du crâne.

Le personnage dans l'histoire

La Peau de chagrin paraît en 1831.

Le héros du roman, le marquis Raphaël de Valentin, ruiné, désespéré, songe au suicide lorsqu'il entre par hasard dans le magasin d'un marchand de curiosités. Le marchand

de curiosités lui montre une étrange peau de chagrin : à chaque vœu réalisé, la surface de la peau de chagrin diminuera, et lorsqu'il n'en restera plus rien, le propriétaire du talisman* mourra. Le marchand de curiosités, après avoir solennellement mis en garde Raphaël contre le pouvoir redoutable de l'objet, le lui offre. Dès lors, le moindre vœu de Raphaël est exaucé ;

mais il constate avec horreur que la peau rétrécit chaque fois. Raphaël tombe finalement malade. Les savants et médecins qu'il a consultés sont impuissants devant le mystère du talisman. Et il meurt devant la dernière parcelle - bientôt disparue - de la peau de chagrin.

*Talisman : objet auquel on attribue des vertus extraordinaires, des pouvoirs magiques.

Les commerçants

4 Gaudissart



L'illustre Gaudissart

« Il menait une vie de souverain. Il se nommait Gaudissart, et sa renommée lui avait valu le surnom d'illustre. Partout où ce garçon entrait, dans un comptoir comme dans une auberge, dans un salon comme dans une diligence, dans une mansarde comme chez un banquier, chacun de dire en le voyant : - Ah ! Voilà l'illustre Gaudissart. Jamais nom ne fut plus en harmonie avec la tournure, les manières, la physionomie, la voix, le langage d'aucun homme. Tout souriait au Voyageur et le Voyageur souriait à tout.

Calembours, gros rire, figure monacale, teint de cordelier*, enveloppe rabelaisienne ; vêtement, corps, esprit, figure s'accordaient pour mettre de la gaudisserie, de la gaudriole* en toute sa personne. Rond en affaires, bon homme, rigoleur, vous eussiez reconnu en lui l'homme qui grimpe avec élégance sur l'impériale d'une voiture, donne la main à la dame embarrassée pour descendre du coupé, plaisante en voyant le foulard du postillon, et lui vend un chapeau ; imite à table le gougou d'une bouteille en se donnant des chiquenaudes* sur une joue tendue ; sait faire partir de la bière en insufflant l'air entre ses lèvres ; tape de grands coups de couteau sur les verres à vin de Champagne sans les casser, et dit aux autres : -- Faites-en autant ! »

*Cordelier : frère de l'ordre de Saint François d'Assise. Jeu de mots, par allusion à la robe grise des Cordeliers : teint d'ivrogne.

*Gaudriole : plaisanterie légère.

*Chiquenaude : petit coup donné en pliant le doigt contre le pouce et en le détendant.

Le personnage dans l'histoire

L'illustre Gaudissart est une nouvelle qui paraît en décembre 1833.

Gaudissart est l'exemple type du commis voyageur*. Il a d'abord travaillé dans la vente de chapeaux, puis dans la

vente d'articles de Paris. Pour gagner davantage d'argent, il essaie de vendre des assurances et des abonnements dans les journaux. Il arrive à Vouvray et commence par rendre visite à un certain Monsieur Vernier qui, pour se moquer de lui, l'envoie chez Margaritis, un vieux fou. Il faut une longue conversation pour que Gaudissart finisse par s'en

apercevoir. Furieux qu'on lui ait joué un mauvais tour, il vient injurier Vernier et lui donne une gifle. Les deux hommes décident de se battre en duel. Gaudissart préfère choisir le pistolet. Les deux adversaires, ayant échangé deux balles sans résultat, finissent par se réconcilier.

*Commis voyageur : représentant de commerce.

Les commerçants

5

Le Père Séchard



Illusions perdues

« Le nez de Séchard avait pris le développement et la forme d'un A majuscule corps de triple canon*. Ses deux joues veinées ressemblaient à ces feuilles de vigne pleines de gibbosités* violettes, purpurines* et souvent panachées. Cachés sous deux gros sourcils pareils à deux buissons chargés de neige, ses petits yeux gris, où pétillait la ruse d'une avarice qui tuait tout en lui conservaient leur esprit jusque dans l'ivresse. Sa tête chauve et découronnée, mais ceinte de cheveux grisonnants qui frisottaient encore. Il était court et ventru comme beaucoup de ces vieux lampions qui consomment plus d'huile que de mèche ; car les excès en toute chose poussent le corps dans la voie qui lui est propre.

Jérôme-Nicolas Séchard portait depuis trente ans le fameux tricorne municipal, qui dans quelques provinces se retrouve encore sur la tête du tambour de la ville. Son gilet et son pantalon étaient en velours verdâtre. Enfin, il avait une vieille redingote brune, des bas de coton chinés et des souliers à boucles d'argent. Ce costume où l'ouvrier se retrouvait encore dans le bourgeois convenait si bien à ses vices et à ses habitudes, il exprimait si bien sa vie, que ce bonhomme semblait avoir été créé tout habillé : vous ne l'auriez pas plus imaginé sans ses vêtements qu'un oignon sans sa pelure. »

*Gibbosité : bosse.

*Purpurine : de couleur pourpre.

*Corps de triple canon : dans le vocabulaire des imprimeurs, grande taille de caractère correspondant à un corps 72.

Le personnage dans l'histoire

Illusions perdues est une œuvre qui comporte trois parties qui se font suite : *Les Deux Poètes* (février 1837), *Un grand homme de province à Paris* (juin 1839), *David Séchard* (1844).

Le Père Séchard est imprimeur à Angoulême. Son fils David, un des héros du roman, reprend l'imprimerie paternelle. Il veut la moderniser et mène donc des recherches sur le papier, ce qui ne plaît pas à son père. David est ami avec Lucien Chardon et est épris de sa

sœur, Ève, avec qui il partage amour et dévouement pour son frère. Leurs destinées vont diverger. L'avenir de David est auprès d'Ève et dans l'imprimerie. Celui de Lucien ne peut s'accomplir qu'à Paris, lieu de consécration de ses talents littéraires.

Les commerçants

6

Madame Nourrisson



Les Comédiens sans le savoir

« Vous allez voir l'usurière des rats, une femme qui possède autant de secrets affreux que vous apercevez de robes pendues derrière son vitrage, dit Bixiou. Et il montrait une de ces boutiques dont la négligence fait tâche au milieu des éblouissants magasins modernes. C'était une boutique à devanture peinte en 1820 et qu'une faillite avait sans doute laissée au propriétaire de la maison dans un état douteux ; la couleur avait disparu sous une double couche imprimée par l'usage et grassement épaissie par la poussière ; les vitres étaient sales, le bec de canne tournait de lui-même, comme dans tous les endroits d'où l'on sort encore plus promptement qu'on y est entré.

- Que dites-vous de ceci, n'est-ce pas la cousine germaine de la Mort ?, dit le dessinateur à l'oreille de Gazonal en lui montrant au comptoir une terrible compagne, - eh ! bien, elle se nomme madame Nourrisson. »

Le personnage dans l'histoire

Les Comédiens sans le savoir est une œuvre écrite à la fin de 1845, qui paraît en avril 1846 et en 1848.

Sylvestre Gazonal dirige une manufacture de tissu dans les Pyrénées orientales. Il vient à Paris pour un procès qui l'oppose à l'administration, au sujet d'un barrage indispensable à sa fabrique. Il y retrouve un cousin perdu de vue depuis longtemps, Léon de Lora, devenu un peintre célèbre.

Léon et son ami Bixiou font découvrir à Gazonal la vie de Paris. Lors d'une de leurs promenades, ils rencontrent une revendeuse à la toilette*, Madame Nourrisson.

*Revendeuse à la toilette : femme qui achetait et revendait des vieux vêtements et des bijoux.

Les femmes du peuple



La Grande Nanon



Eugénie Grandet

« La Grande Nanon, ainsi nommée à cause de sa taille haute de cinq pieds huit pouces*, appartenait à Grandet depuis trente-cinq ans. Quoiqu'elle n'eût que soixante livres de gages, elle passait pour une des plus riches servantes de Saumur.

À l'âge de vingt-deux ans, la pauvre fille n'avait pu se placer chez personne, tant sa figure semblait repoussante ; et certes ce sentiment était bien injuste.

Nanon faisait tout : elle faisait la cuisine, elle faisait les buées*, elle allait laver le linge à la Loire, le rapportait sur ses épaules ; elle se levait au jour, se couchait tard ; faisait à manger à tous les vendangeurs pendant les récoltes ; défendait, comme un chien fidèle, le bien de son maître ; enfin, pleine d'une confiance aveugle en lui, elle obéissait sans murmure à ses fantaisies les plus saugrenues. Sa cuisine, dont les fenêtres grillées donnaient sur la cour, était toujours propre, nette, froide, véritable cuisine d'avare où rien ne devait se perdre. Quand Nanon avait lavé sa vaisselle, serré les restes du dîner, éteint son feu, elle quittait sa cuisine, séparée de la salle par un couloir, et venait filer du chanvre auprès de ses maîtres. Une seule chandelle suffisait à la famille pour la soirée. La servante couchait au fond de ce couloir, dans un bouge* éclairé par un jour de souffrance. Sa robuste santé lui permettait d'habiter impunément cette espèce de trou, d'où elle pouvait entendre le moindre bruit par le silence profond qui régnait nuit et jour dans la maison. »

*Faire les buées : faire la vaisselle.

*Bouge : logement misérable.

*Cinq pieds huit pouces : équivaut à 1,84 mètre (1 pied = 0,325 m ; 1 pouce = 27 mm).

Le personnage dans l'histoire

Eugénie Grandet est un roman qui paraît en décembre 1833.

Le roman se déroule presque entièrement à Saumur. Félix Grandet (le père Grandet), vigneron, a su par d'habiles spéculations acquérir une énorme fortune. Il la gère avec une avarice sordide et dirige avec autorité une

famille composée de sa femme, aimante et douce, et de sa fille unique, Eugénie. Le service de la maison est assuré par la Grande Nanon qui voue à Grandet une reconnaissance infinie parce qu'il l'a recueillie.

Les femmes du peuple



Flore Brazier



La Rabouilleuse

« La fille, quasi nue, portait une méchante jupe courte trouée et déchiquetée, en mauvaise étoffe de laine alternativement rayée de bistre* et de blanc. Une feuille de gros papier attachée par un brin d'osier lui servait de coiffure. Dessous ce papier plein de bâtons et d'O, qui justifiait bien son nom de papier-écolier, était tordue et rattachée, par un peigne à peigner la queue des chevaux, la plus belle chevelure blonde qu'ait pu souhaiter une fille d'Ève.

Sa jolie poitrine hâlée, son cou à peine couvert par un fichu* en loques, qui jadis fut un madras*, montrait des places blanches au-dessous du hâle. La jupe, passée entre les jambes, relevée à mi-corps et attachée par une grosse épingle, faisait assez l'effet d'un caleçon de nageur. Les pieds, les jambes, que l'eau claire permettait d'apercevoir, se recommandaient par une délicatesse digne de la statuaire au Moyen-Âge.

Ce charmant corps exposé au soleil avait un ton rougeâtre qui ne manquait pas de grâce. Le col et la poitrine méritaient d'être enveloppés de cachemire et de soie. Enfin, cette nymphe avait des yeux bleus garnis de cils dont le regard eût fait tomber à genoux un peintre et un poète. »

*Bistre : couleur brun - jaunâtre.

*Fichu : triangle d'étoffe dont les femmes se couvrent la tête.

*Madras : étoffe de soie et de coton dont on fait des écharpes, des jupes, etc.

Le personnage dans l'histoire

La Rabouilleuse est une œuvre qui paraît en 1842, sous le titre *Un ménage de garçon*. Balzac corrigera ce titre en vue d'une nouvelle édition de *La Comédie humaine*.

L'intrigue se déroule à Issoudun (Indre). Dans la langue du Berry, rabouiller signifie battre les ruisseaux pour en faire sortir les écrevisses. La Rabouilleuse est le surnom donné à Flore Brazier, l'héroïne du roman, parce qu'elle était chargée de rabouiller pendant son enfance.

Flore est ensuite employée comme servante par le

Docteur Rouget. À la mort du docteur, son fils Jean-Jacques hérite des biens de son père et épouse la Rabouilleuse. Jean-Jacques meurt rapidement. La Rabouilleuse se remarie mais son second mari l'abandonne et Flore meurt dans la misère.

Les femmes du peuple

3

Madame Vauquer



Le Père Goriot

« Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis, elle marche en traînant ses pantoufles grimacées. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet ; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écœurée.

Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires. Quand elle est là, ce spectacle est complet.

Âgée d'environ cinquante ans, madame Vauquer ressemble à toutes les femmes qui ont eu des malheurs. Elle est bonne femme au fond, disent les pensionnaires, qui la croient sans fortune en l'entendant geindre et tousser comme eux. »

*Ouate : laine, soie ou coton destinés à doubler un vêtement, un matelas ou un coussin.

Le personnage dans l'histoire

Le Père Goriot est une œuvre que Balzac commence à écrire à Saché en septembre 1834 et qui paraît en 1835.

Madame Vauquer, mégère affreuse et cupide, dirige à Paris, dans un quartier alors misérable, entre le dôme du Val-de-Grâce et le dôme du Panthéon, une minable pension de famille. Les locataires de madame Vauquer ont tous très peu de moyens et se contentent donc de leur triste logement et des maigres repas qu'elle leur propose.



Les femmes du peuple

4

Madame Gruget



La Rabouilleuse

« Un instant après, apparut une femme que Bixiou désigna par ces mots : des guenilles qui marchent ! C'était, en effet, un tas de linge et de vieilles robes les unes sur les autres, bordées de boue à cause de la saison, tout cela monté sur de grosses jambes à pieds épais, mal enveloppés de bas rapiécés et de souliers qui dégorgeaient l'eau par leurs lézardes. Au-dessus de ce monceau de guenilles s'élevait une de ces têtes que Charlet* a données à ses balayeuses, et caparaçonnée* d'un affreux foulard usé jusque dans ses plis.

- Votre nom ? dit Joseph
- Madame Gruget, pour vous servir. J'ai évu des rentes, mon petit monsieur, dit-elle. Si ma pôv'fille n'avait pas eu l'accident d'aimer trop quelqu'un, je serais autrement que me voilà. »

*Caparaçonné(e) : recouverte d'un foulard épais.

*Charlet, Nicolas-Toussaint (1792-1845) : peintre et graveur français.

Le personnage dans l'histoire

La Rabouilleuse est une œuvre qui paraît en 1842, sous le titre *Un ménage de garçon*. Balzac corrigera ce titre en vue d'une nouvelle édition de *La Comédie humaine*.

Madame Gruget apparaît dans trois romans de Balzac. Elle est passementière* et à l'occasion garde malade. Dans *La Rabouilleuse*, histoire qui se déroule à Issoudun (Indre), elle s'occupe de la mère de Philippe Brideau, le second mari de Flore Brazier, lors de sa dernière maladie (voir la fiche de Flore Brazier).

*Passementière : personne qui fabrique ou vend des articles tissés qu'on utilise pour décorer les meubles ou les vêtements.



Les femmes du peuple

5 La Cibot



Le Cousin Pons

« Madame Cibot, ancienne belle écaillère, avait quitté son poste au Cadran-Bleu par amour pour Cibot, à l'âge de vingt-huit ans, après toutes les aventures qu'une belle écaillère* rencontre sans les chercher. La beauté des femmes du peuple dure peu, surtout quand elles restent en espalier à la porte d'un restaurant. Les chauds rayons de la cuisine se projettent sur les traits qui durcissent, les restes de bouteilles bus en compagnie des garçons s'infiltrèrent dans le teint, et nulle fleur ne mûrit plus vite que celle d'une belle écaillère. Heureusement pour madame Cibot, le mariage légitime et la vie de concierge arrivèrent à temps pour la conserver ; elle demeura comme un modèle de Rubens*, en gardant une beauté virile que ses rivales de la rue de Normandie calomniaient, en la qualifiant de grosse dondon.

Madame Cibot atteignait l'âge où ces sortes de femmes sont obligées de se faire la barbe. N'est-ce pas dire qu'elle avait quarante-huit ans ? Une portière à moustaches est une des plus grandes garanties d'ordre et de sécurité pour un propriétaire. Si Delacroix* avait pu voir madame Cibot posée fièrement sur son balai, certes il en eût fait une Bellone* ! »

*Écailler, écaillère : vendeurs d'huîtres et de coquillages.

*Petrus Paulus Rubens (1577-1640) : artiste peintre flamand.

*Eugène Delacroix (1798-1863) : artiste peintre français.

*Bellone : déesse de la guerre.

Le personnage dans l'histoire

Le Cousin Pons est un roman qui paraît en 1847.

Madame Cibot est un personnage secondaire du roman. Sylvain Pons a été un musicien célèbre mais il finit par ne plus rien produire et sombre dans l'oubli. Pour vivre, il a accepté la place de chef d'orchestre au théâtre de la Compagnie fondée par Gaudissart. Il y rencontre le professeur de musique de l'établissement, un Allemand

nommé Schmucke. Les deux hommes décident d'habiter ensemble et s'installent dans un appartement. Ils font connaissance avec les Cibot, couple de concierges et gardiens de l'immeuble. Madame Cibot devient la femme de ménage des deux musiciens. Elle découvrira la richesse insoupçonnée de Pons et tentera de le voler...

Les femmes du peuple

6 La femme de chambre d'Amélie Camusot



La Dernière incarnation de Vautrin

« Elle avait déjà fixé les dentelles de la chemise et massé convenablement les beautés de son corsage, lorsque la femme de chambre apporta le jupon, et acheva l'œuvre en donnant une robe. Pendant qu'Amélie, sur un signe de la femme de chambre, agrafait la robe par derrière et aidait la duchesse, la soubrette alla prendre des bas en fil d'Écosse, des brodequins de velours, un châle et un chapeau. Amélie et la femme de chambre chaussèrent chacune une jambe. »

Le personnage dans l'histoire

La Dernière incarnation de Vautrin est la quatrième et dernière partie de *Splendeurs et misères des courtisanes* qui paraît dans son intégralité seulement en 1855.

Honoré de Balzac donne très peu d'éléments sur ce personnage. Elle est au service de sa maîtresse, Amélie Camusot, et lui est très dévouée.



Comtesses et duchesses

1 La Comtesse Stéphanie de Vandières



Adieu

« Cette femme semblait ensevelie dans une méditation profonde, et venait à pas lents par une allée assez éloignée, en sorte que les deux amis eurent le temps de l'examiner. Elle était vêtue d'une robe de satin noir tout usée. Ses longs cheveux tombaient en boucles nombreuses sur son front, autour de ses épaules, descendaient jusqu'en bas de sa taille, et lui servaient de châle. Accoutumée sans doute à ce désordre, elle ne chassait que rarement sa chevelure de chaque côté de ses tempes ; mais alors, elle agitait la tête par un mouvement brusque, et ne s'y prenait pas à deux fois pour dégager son front ou ses yeux de ce voile épais.

Ses membres possédaient une élasticité qui ôtait à ses moindres mouvements jusqu'à l'apparence de la gêne ou de l'effort. Le tonnerre ayant grondé dans le lointain, elle se retourna subitement, et se mit à quatre pattes avec la miraculeuse adresse d'un chien qui entend venir un étranger. Par l'effet de cette bizarre attitude, sa noire chevelure se sépara tout à coup en deux larges bandeaux qui retombèrent de chaque côté de sa tête, et permit aux deux spectateurs de cette scène singulière d'admirer des épaules dont la peau blanche brilla comme les marguerites de la prairie, un cou dont la perfection faisait juger celle de toutes les proportions du corps. »

Le personnage dans l'histoire

Adieu est une nouvelle qui paraît pour la première fois en 1830.

La comtesse Stéphanie de Vandière erre dans un parc. L'ancien militaire Philippe de Sucey, qui participe à une partie de chasse, reconnaît la comtesse qu'il a tendrement aimée autrefois. Mais la femme semble dépourvue de raison et ne reconnaît pas son ancien ami. Sucey, que cette rencontre bouleverse, tentera par une reconstitution du drame qui

l'a rendue folle de lui faire retrouver la raison. Mais au moment où il y parviendra, la comtesse mourra.



Comtesses et duchesses

2 La Comtesse de Mortsauf



Le Lys dans la vallée

« Son front arrondi, proéminent comme celui de la Joconde, paraissait plein d'idées inexprimées, de sentiments contenus, de fleurs noyées dans des eaux amères. Ses yeux verdâtres, semés de points bruns, étaient toujours pâles ; mais s'il s'agissait de ses enfants, s'il lui échappait de ces vives effusions de joie ou de douleur, rares dans la vie des femmes résignées, son œil lançait alors une lueur subtile qui semblait s'enflammer aux sources de la vie et devait les tarir. Un nez grec, comme dessiné par Phidias* et réuni par un double arc à des lèvres élégamment sinueuses, spiritualisait son visage de forme ovale, et dont le teint, comparable au tissu des camélias blancs, se rougissait aux joues par de jolis tons roses. Ses bras étaient beaux, sa main aux doigts recourbés était longue, et, comme dans les statues antiques, la chair dépassait ses ongles à fines côtes. »

*Phidias : sculpteur grec du V^e siècle avant Jésus-Christ. Il avait été chargé de décorer le monument du Parthénon à Athènes.

Le personnage dans l'histoire

La publication du roman *Le Lys dans la vallée* est datée de 1836.

César Birotteau est venu à Paris de sa Touraine natale à l'âge de quatorze ans pour entrer comme garçon de magasin chez un parfumeur. Peu à peu, il prend à son compte l'affaire de son patron et épouse une jeune fille, Constance Barbe Pillerault. César a de vastes projets. Il veut se lancer dans le haut commerce, embellir son

magasin, agrandir et orner son appartement, mais il fait faillite. Il prend alors un emploi de bureau ; sa femme se place comme caissière, sa fille comme vendeuse de nouveautés. Grâce à son obstination, César refait fortune trois ans plus tard. Malheureusement, il meurt après cette suprême consolation.

Comtesses et duchesses

3

La Comtesse Fœdora



La Peau de chagrin

« Les bras mollement croisés, paraissant respirer les paroles, les écoutant même du regard et avec bienveillance, elle exhalait le sentiment. Ses lèvres fraîches et rouges tranchaient sur un teint d'une vive blancheur ; ses cheveux bruns faisaient assez bien valoir la couleur orangée de ses yeux mêlés de veines comme une pierre de Florence, et dont l'expression semblait ajouter de la finesse à ses paroles ; son corsage était paré des grâces les plus attrayantes. Une rivale aurait peut-être accusé de dureté ses épais sourcils qui paraissaient se rejoindre, et blâmé l'imperceptible duvet qui ornait les contours de son visage. Vêtue d'une robe de cachemire bleu, la comtesse était étendue sur un divan, les pieds sur un coussin. Un béret oriental, coiffure que les peintres attribuent aux premiers Hébreux, avait ajouté je ne sais quel piquant attrait d'étrangeté à ses séductions. Sa figure était empreinte d'un charme fugitif, qui semblait prouver que nous sommes à chaque instant des êtres nouveaux, uniques, sans aucune similitude avec le nous de l'avenir et le nous du passé. Je ne l'avais jamais vue aussi éclatante. »

Le personnage dans l'histoire

La Peau de chagrin, premier grand succès de Balzac, paraît en 1831.

La comtesse Fœdora est présentée à Raphaël de Valentin, le héros du roman, par Rastignac. Raphaël tombe amoureux de Fœdora mais cette dernière reste distante. Raphaël se vengera en se moquant d'elle dans les salons parisiens.



Comtesses et duchesses

4

La Duchesse de Langeais



La Duchesse de Langeais

« Elle était coquette, aimable, séduisante jusqu'à la fin de la fête, du bal, de la soirée ; puis, le rideau tombé, elle se retrouvait seule, froide, insouciant, et néanmoins revivait le lendemain pour d'autres émotions également superficielles. La duchesse de Langeais avait reçu de la nature les qualités nécessaires pour jouer les rôles de coquette, et son éducation les avait encore perfectionnées. Les femmes avaient raison de l'envier, et les hommes de l'aimer. Il ne lui manquait rien de ce qui peut inspirer l'amour, de ce qui le justifie et de ce qui le perpétue. Son genre de beauté, ses manières, son parler, sa pose s'accordaient pour la douer d'une coquetterie naturelle, qui, chez une femme, semble être la conscience de son pouvoir. Elle était bien faite, et décomposait peut-être ses mouvements avec trop de complaisance, seule affectation qu'on lui pût reprocher. Tout en elle s'harmonisait, depuis le plus petit geste jusqu'à la tournure particulière de ses phrases, jusqu'à la manière hypocrite dont elle jetait son regard. »

Le personnage dans l'histoire

La Duchesse de Langeais paraît en 1834.

Antoinette de Navarreins a épousé le duc de Langeais qui, dès le début de son mariage, s'est mal conduit envers elle.

Le général de Montriveau tombe amoureux de la jeune femme. La duchesse, flattée de cet hommage, fait languir le soupirent sans rien lui accorder. Montriveau la fait enlever au sortir d'un bal et la menace de la marquer au front de la trace rouge d'une croix de Lorraine. Puis, sans avoir exécuté sa menace, il la libère.

Soudain, la duchesse se découvre un profond amour pour cet homme. Mais c'est lui, maintenant, qui la repousse. Désespérée, elle s'enfuit dans un couvent espagnol. Montriveau, toujours amoureux, la retrouvera et essaiera de l'enlever, mais trop tard. Il ne trouvera plus qu'une morte.

Comtesses et duchesses

5

La Comtesse de Vandenesse



Une Fille d'Ève

« Angélique était brune comme son père. [...] Ses yeux bruns avaient une expression de naïve insouciance, bien rendue par la manière vague dont flottaient leurs prunelles sur le blanc fluide de l'œil.

Angélique avait été jetée dans les plus hautes sphères de la société parisienne, la bride sur le cou. Madame de Vandenesse, qui succombait évidemment sous le poids de peines trop lourdes pour son âme, était étendue, les jambes à demi fléchies, le corps plié, la tête comme égarée sur le dos de la causeuse*. Accourue chez sa sœur après une courte apparition aux Italiens*, elle avait encore dans ses nattes quelques fleurs, mais d'autres gisaient éparses sur le tapis avec ses gants. »

*Causeuse : petit canapé.

*Les Italiens : à l'époque de Balzac, nom donné au théâtre de Paris où sont souvent représentés des opéras de compositeurs italiens.

Le personnage dans l'histoire

Une Fille d'Ève est un roman paru en 1838 et en 1839.

Marie-Angélique de Vandenesse, la jeune épouse du comte Félix de Vandenesse, commence à trouver l'existence

bien ennuyeuse dans sa maison douillette de la rue du Rocher. Arrive un écrivain brillant, fantasque et bohème : Nathan. Une liaison commence, amoureuse mais innocente. Hélas, Nathan est ambitieux et ses projets politico-littéraires sont à l'origine de graves soucis financiers. Pour le sauver, Marie-Angélique accepte de souscrire des lettres de

change*, ce qui n'est pas sans risque pour elle. Marie-Angélique sera sauvée par deux anges gardiens : sa sœur et son mari qui fait preuve de délicatesse et de compréhension.

*Lettre de change : document qui engage une personne à payer un crédit, une dette, à une date précise.

Comtesses et duchesses

6

La Princesse de Cadignan



Les Secrets de la princesse de Cadignan

« La princesse passe encore aujourd'hui pour une des plus fortes sur la toilette, qui, pour les femmes est le premier des Arts. Elle avait mis une robe de velours bleu à grandes manches blanches traînantes, à corsage apparent, une de ces guimpes* en tulle légèrement froncée, et bordée de bleu, montant à quatre doigts de son cou, et couvrant les épaules, comme on en voit dans quelques portraits de Raphaël*. Sa femme de chambre l'avait coiffée de quelques bruyères blanches habilement posées dans ses cascades de cheveux blonds, l'une des beautés auxquelles elle devait sa célébrité. La blancheur si célèbre de la princesse avait pris une teinte mûrie qui lui prêtait un air auguste*. En ce moment de sa vie, frappée par tant de retours sur elle-même et par des pensées sérieuses, son front rêveur et sublime s'accordait admirablement avec son regard bleu, lent et majestueux.

La princesse est une de ces femmes impénétrables, elle peut se faire ce qu'elle veut être : folâtre, enfant, innocente à désespérer ; ou fine, sérieuse et profonde à donner de l'inquiétude. »

*Guimpe : petite chemisette en tissu très léger qui se porte sur des robes décolletées.

*Raphaël (1483-1520) : célèbre peintre et architecte italien.

*Air auguste : qui inspire le respect.

Le personnage dans l'histoire

Les Secrets de la princesse de Cadignan est un court roman paru en 1839.

En 1833, à l'âge de trente-six ans, la princesse de Cadignan et son amie, la marquise d'Espard, s'avouent qu'elles n'ont jamais vraiment été amoureuses. Pour elles, l'amour a été jusqu'alors un jeu au lieu d'être un combat. La princesse de Cadignan va

chercher à séduire et à aimer un écrivain, Daniel d'Arthez, qui lui non plus n'a jamais connu de grand amour.

Comtes et ducs

1 Le Comte de Mortsauf



Le Lys dans la vallée

« Âgé seulement de quarante-cinq ans, il paraissait approcher de la soixantaine. La demi-couronne, qui ceignait monastiquement l'arrière de sa tête dégarnie de cheveux, venait mourir aux oreilles en caressant les tempes par des touffes grises mélangées de noir. Son visage ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau, dont l'estomac est affaibli, dont les humeurs sont viciées par d'anciennes maladies. Son front plat, trop large pour sa figure qui finissait en pointe, ridé transversalement par marches inégales, annonçait les habitudes de la vie en plein air. Ses pommettes, saillantes et brunes au milieu des tons blafards de son teint, indiquaient une charpente assez forte pour lui assurer une longue vie. Son œil clair, jaune et dur tombait sur vous comme un rayon du soleil en hiver, lumineux sans chaleur. Sa bouche était violente et impérieuse, son menton était droit et long. Maigre et de haute taille, il avait l'attitude d'un gentilhomme qui se sait au-dessus des autres par le droit, au-dessous par le fait. Son habillement était celui du campagnard. Ses mains brunies et nerveuses attestaient qu'il ne mettait de gants que pour monter à cheval ou le dimanche pour aller à la messe. Sa chaussure était grossière. Quoique les dix années d'émigration et les dix années de l'agriculteur eussent influé sur son physique, il subsistait en lui des vestiges de noblesse. »

Le personnage dans l'histoire

La publication du roman *Le Lys dans la vallée* est datée de 1836.

Le comte de Mortsauf est le mari de la comtesse dont s'éprend le jeune Félix de Vandenesse dans le roman. Le comte prend Félix comme partenaire de jeu, ce qui permettra au jeune homme d'approcher la belle

comtesse. Mais le comte de Mortsauf est un homme à l'humeur changeante, parfois cordial, parfois colérique et violent, notamment envers sa femme qui pourtant essaie de masquer ces sautes d'humeur.

Comtes et ducs

2 Le Baron du Guénic



Béatrix

« Monsieur du Guénic était un vieillard de haute taille, droit, sec, nerveux et maigre. Son visage ovale était ridé par des milliers de plis qui formaient des franges arquées au-dessus des pommettes, au-dessus des sourcils. Sa physionomie était comme enfouie sous ces nombreux sillons, produits par sa vie en plein air, par l'habitude d'observer la campagne sous le soleil, au lever comme au déclin du jour. En lui, le granit breton s'était fait homme. Sa peau, marbrée de taches rouges qui paraissaient à travers ses rides, annonçait un tempérament sanguin, violent. Cette tête était couronnée d'une chevelure blanche comme de l'argent, qui retombait en boucles sur les épaules. La figure, alors éteinte en partie, vivait par l'éclat de deux yeux noirs qui brillaient au fond de leurs orbites brunes et jetaient les dernières flammes d'une âme généreuse et loyale. Les sourcils et les cils étaient tombés. La peau, devenue rude, ne pouvait se déplisser. La difficulté de se raser obligeait le vieillard à laisser pousser sa barbe en éventail. Un peintre eût admiré par-dessus tout, dans ce vieux lion de Bretagne aux larges épaules, à la nerveuse poitrine, d'admirables mains de soldat, des mains larges, épaisses, poilues. Le front attirait l'attention par des teintes dorées aux tempes, qui contrastaient avec le ton brun de ce petit front dur et serré que la chute des cheveux avait assez agrandi pour donner encore plus de majesté à cette belle ruine. »

Le personnage dans l'histoire

Béatrix est un roman qui paraît en 1839.

Le baron du Guénic est le père de Calyste, le héros du roman. Alors que Calyste s'attache à Félicité des Touches et s'éprend

de Béatrix, le baron, qui n'approuve pas les fréquentations de son fils, finit par s'en rendre malade et mourir de chagrin.

Comtes et ducs

3

Le Comte d'Hérouville

L'Enfant maudit



« Implacable comme la guerre que se faisaient alors l'Église et le Calvinisme, le front du comte était encore menaçant pendant le sommeil ; de nombreux sillons produits par les émotions d'une vie guerrière y imprimaient une vague ressemblance avec ces pierres vermiculées* qui ornent les monuments de ce temps ; pareils aux mousses blanches des vieux chênes, des cheveux gris avant le temps l'entouraient sans grâce. La forme d'un nez aquilin qui ressemblait au bec d'un oiseau de proie, les contours noirs et plissés d'un œil jaune, les os saillants d'un visage creusé, la rigidité des rides profondes, le dédain marqué dans la lèvre inférieure, tout indiquait une ambition, une force d'autant plus à craindre que l'étroitesse du crâne trahissait un défaut absolu d'esprit et du courage sans générosité.

En contemplant la figure du comte, un enfant aurait reconnu l'un de ces ogres dont les terribles histoires leur sont racontées par les nourrices. Ses gros sourcils grisonnants lui cachaient les paupières de manière à rehausser la clarté de son œil où éclatait la férocité lumineuse de celui d'un loup au guet dans la feuillée. Sous son nez de lion, deux larges moustaches peu soignées ne permettaient pas d'apercevoir la lèvre supérieure. Heureusement pour la comtesse, la large bouche de son mari était muette en ce moment, car les plus doux sons de cette voix rauque la faisaient frissonner. Quoique le comte d'Hérouville eût à peine cinquante ans, au premier abord on pouvait lui en donner soixante ; mais il se souciait fort peu de passer pour un mignon. »

*Pierres vermiculées : pierres dont la surface a été creusée de petits sillons en forme de vers.

Le personnage dans l'histoire

L'Enfant maudit est une courte œuvre qui paraît dans son intégralité en 1837.

L'intrigue commence à la fin du XVI^e siècle. Le comte, qui devient ensuite duc d'Hérouville, est un homme autoritaire et méchant. Sa douce femme met au monde

un fils, Étienne, que son père soupçonne à tort d'être illégitime. Le comte exige que l'enfant soit élevé à l'écart, cloîtré dans une partie du château.

Comtes et ducs

4

Lord Grenville

Lord Grenville



« Le jeune homme avait une de ces figures britanniques dont le teint est si fin, la peau si douce et si blanche qu'on est quelquefois tenté de supposer qu'elles appartiennent au corps délicat d'une jeune fille. Il était blond, mince et grand. Son costume avait ce caractère de recherche et de propreté qui distingue les fashionables* de la prude* Angleterre. On eût dit qu'il rougissait plus par pudeur que par plaisir à l'aspect de la comtesse. »

*Fashionable : personne qui suit la mode (fashion : la mode, en anglais)

*Prude : d'une grande pudeur.

Le personnage dans l'histoire

La Femme de trente ans est un roman publié en 1842.

La marquise d'Aiglemont est l'épouse d'un homme très séduisant dont elle est profondément amoureuse. Mais la légèreté de son mari la déçoit. Elle fait, par hasard, la connaissance d'un Anglais qui a toutes les qualités de délicatesse qui manquent au marquis. Cet Anglais, sir Arthur Ormond, qui devient Lord

Grenville, est docteur en médecine et se fait le médecin de la marquise. Tombés amoureux l'un de l'autre, ils ont néanmoins renoncé à céder à cet amour, par vertu. Mais Lord Grenville meurt et la marquise, désespérée, regrette sa conduite vertueuse.

Comtes et ducs

5

Le Baron de Nucingen



Splendeurs et misères des courtisanes

« Le baron de Nucingen avouait alors soixante ans, les femmes lui étaient devenues parfaitement indifférentes, et, à plus forte raison, la sienne. Il se vantait de n'avoir jamais connu l'amour qui fait faire des folies. Il regardait comme un bonheur d'en avoir fini avec les femmes, desquelles il disait, sans se gêner, que la plus angélique ne valait pas ce qu'elle coûtait, même quand elle se donnait gratis. Il passait pour être si complètement blasé, qu'il n'achetait plus, à raison d'une couple* de mille francs par mois, le plaisir de se faire tromper.

De midi à une heure, le baron teignit ses cheveux et ses favoris*. À neuf heures, le baron, qui prit un bain avant le dîner, fit une toilette de marié, se parfuma, s'adonisa*. Madame de Nucingen, avertie de cette métamorphose, se donna le plaisir de voir son mari.

-- Mon Dieu ! dit-elle, êtes-vous ridicule !... Mais mettez donc une cravate de satin noir, à la place de cette cravate blanche qui fait paraître vos favoris encore plus durs. Et, d'ailleurs, c'est Empire*, c'est vieux bonhomme, et vous vous donnez l'air d'un ancien Conseiller au Parlement. Otez donc vos boutons en diamant, qui valent chacun cent mille francs ; cette singesse vous les demanderait, vous ne pourriez pas les refuser ; et pour les offrir à une fille, autant les mettre à mes oreilles. »

*Une couple : deux fois.

*Favoris : touffes de barbe de chaque côté du visage.

*S'adoniser : se transformer en Adonis, jeune dieu d'une beauté remarquable.

*Empire : période politique du début du XIX^e siècle français.

Le personnage dans l'histoire

Splendeurs et misères des courtisanes est une œuvre divisée en quatre parties qui paraît dans son intégralité après la mort de Balzac, en 1855.

Le baron de Nucingen est un banquier qui apparaît dans de nombreux romans d'Honoré de Balzac. Il a épousé par intérêt Delphine Goriot, une des deux filles du Père Goriot. Il n'était jamais tombé amoureux jusqu'au jour où le hasard lui a fait

découvrir Esther Gobseck (dans le roman *Splendeurs et misères des courtisanes*). Après le suicide d'Esther, le baron de Nucingen poursuivra sa carrière financière et s'investira de façon discrète dans la politique.

Comtes et ducs

6

Le Chevalier de Valois



La Vieille fille

« Accepté par la haute aristocratie de la province pour un vrai Valois, le chevalier de Valois d'Alençon avait, comme ses homonymes, d'excellentes manières et paraissait homme de haute compagnie. Son principal vice était de prendre du tabac dans une vieille boîte d'or.

Ce chevalier, alors âgé d'environ cinquante-huit ans, n'en avouait que cinquante, et pouvait se permettre cette innocente tromperie ; car, parmi les avantages dévolus aux gens secs et blonds, il conservait cette taille encore juvénile qui sauve aux hommes aussi bien qu'aux femmes les apparences de la vieillesse.

Quoique les jambes hautes et fines, le corps grêle* et le teint blafard du chevalier n'annonçassent pas une forte santé, néanmoins il mangeait comme un ogre, et prétendait avoir une maladie désignée en province sous le nom de foie chaud, sans doute pour faire excuser son excessif appétit.

Le coquet chevalier était si minutieux dans ses ablutions* que ses joues faisaient plaisir à voir, elles semblaient brossées avec une eau merveilleuse. La partie du crâne que ses cheveux se refusaient à couvrir brillait comme de l'ivoire. Sa peau déjà si blanche semblait encore extrablanchie par quelque secret. Ses mains de gentilhomme attiraient le regard sur des ongles roses et bien coupés. Enfin, sans son nez magistral et superlatif, il eût été poupin. »

*Corps grêle : long et menu

*Faire ses ablutions : faire sa toilette.

Le personnage dans l'histoire

La Vieille fille est un roman qui paraît en 1836.

L'histoire se déroule à Alençon. Le chevalier de Valois, un homme déjà âgé mais très galant, souhaite épouser Mademoiselle Cormon, une vieille fille dont la fortune lui permet de se considérer comme une des femmes les plus importantes de la ville. Le chevalier a plusieurs rivaux. Mademoiselle Cormon fait ainsi

connaissance avec le vicomte de Troisville qu'elle voit déjà comme son futur mari. Mais elle apprend brusquement que le vicomte est déjà marié. Profitant de sa déception, un certain Monsieur du Bousquier réussit à la convaincre de l'épouser. Mais le mariage ne sera pas heureux et ils n'auront pas d'enfant.

Les vieillards

1 Ferragus



Ferragus

« Pâle et flétri*, sans soins de lui-même, distrait, il venait souvent nu-tête, montrant ses cheveux blanchis et son crâne carré, jaune, dégarni, semblable au genou qui perce le pantalon d'un pauvre. Il était béant*, sans idées dans le regard, sans appui précis dans la démarche ; il ne souriait jamais, ne levait jamais les yeux au ciel, et les tenait habituellement baissés vers la terre, et semblait toujours y chercher quelque chose. À quatre heures, une vieille femme venait le prendre pour le ramener on ne sait où, en le traînant à la remorque par le bras, comme une jeune fille tire une chèvre capricieuse qui veut brouter encore quand il faut venir à l'étable. Ce vieillard était quelque chose d'horrible à voir. »

*Flétri : qui a perdu de son éclat.

*Béant : vide.

Le personnage dans l'histoire

Ferragus fait partie de *l'Histoire des Treize* et paraît en 1833.

Les Dévorants est le nom donné à une société puissante et secrète de treize compagnons. Leur chef reçoit un nom d'emprunt qui est très souvent Ferragus. Ferragus XXIII, qui commande la société au début du récit, est un ancien forçat évadé. Il a une fille adorable, qu'il aime tendrement, et qu'il marie au banquier Jules Desmarests. Ce

dernier a des soupçons sur son épouse et pense qu'elle le trompe. La malheureuse, épouse irréprochable d'un mari qu'elle adore, finit par mourir à cause de ces doutes. Son mari apprend trop tard qu'ils étaient injustifiés. Ferragus, après la mort de sa fille, sombre rapidement dans le désespoir, puis dans une sorte de gâtisme*.

*Gâtisme : grande faiblesse physique et intellectuelle

Les vieillards

2 Madame de la Chanterie



L'Envers de l'histoire contemporaine

« Cette dame était évidemment une personne de l'autre siècle, pour ne pas dire de l'autre monde. Elle avait un visage douceâtre, à teintes à la fois molles et froides, un nez aquilin*, un front plein de douceur, des yeux bruns, un double menton ; le tout encadré de boucles de cheveux argentés.

On ne pouvait donner à sa robe que le vieux nom de fourreau*, tant elle y était serrée selon la mode du dix-huitième siècle. L'étoffe en soie, à longues raies vertes fines et multipliées, semblait être de ce même temps. Les pieds, chaussés de brodequins en velours noir, reposaient sur un petit coussin. De même que sa servante, madame de La Chanterie tricotait des bas, et avait sous son bonnet de dentelle une aiguille fichée dans ses boucles crêpées. »

*Nez aquilin : nez à forme de bec d'aigle.

*Fourreau : robe étroite.

Le personnage dans l'histoire

L'Envers de l'histoire contemporaine est une œuvre en deux parties : *Madame de la Chanterie* et *l'Initié*, qui paraît entre 1842 et 1848.

La baronne de la Chanterie tient une pension sur l'île de la Cité. Elle avait été impliquée avec sa fille dans un procès. Victimes de la férocité du procureur général de Caen, Bourlac, la baronne avait été emprisonnée jusqu'à la Restauration en 1815, et sa fille avait été exécutée. Pendant ses années d'emprisonnement, la

baronne de Chanterie avait soudainement été prise de cette grande piété qui, à sa sortie de prison, a fait d'elle la reine de la charité* parisienne : elle fonde ainsi une société secrète, les Frères de la Consolation, qui vient en aide à des personnes en grande souffrance.

*Charité : vertu qui porte à vouloir secourir et faire du bien aux autres.

Les vieillards

3

Monsieur Bidault-Gigonnet



Les Employés

« M. Bidault était un vieux marchand de papier, alors âgé de soixante-neuf ans. Ce petit vieillard à figure d'un teint verdâtre, prise presque tout entière par un nez rouge comme celui d'un buveur et percée de deux yeux de vautour, laissait flotter ses cheveux gris sous un tricorne, portait des culottes* dont les oreilles dépassaient démesurément les boucles, des bas de coton chinés*, de gros souliers à boucles d'argent et une redingote multicolore.

Il ressemblait beaucoup à ces petits sacristains-bedeaux-sonneurs-suisse-fossoyeurs-chantres de village, que l'on prend pour des fantaisies de caricaturiste jusqu'à ce qu'on les ait vus en personne. Son métier consistait à escompter les valeurs du commerce dans le quartier Saint-Martin, où il était connu sous le sobriquet* de Gigonnet, à cause du mouvement fébrile et convulsif par lequel il levait la jambe. »

*Culotte : pantalon qui couvre de la taille aux genoux.

*Chiné : de plusieurs couleurs.

*Sobriquet : surnom.

Le personnage dans l'histoire

Les Employés est un roman qui paraît en 1838 puis, avec des changements et additions, en 1846.

Monsieur Bidault est un personnage qui apparaît dans plusieurs romans d'Honoré de Balzac. Il s'agit d'un usurier*, cruel et avare. De nombreux personnages dans l'embarras lui empruntent ou essaient de lui emprunter de l'argent.

*Usurier : personne qui prête de l'argent qui devra lui être remboursé et auquel se rajoutera une somme supplémentaire (l'intérêt).



Les vieillards

4

Le Père Goriot



Le Père Goriot

« Ses diamants, sa tabatière d'or, sa chaîne, ses bijoux, disparurent un à un. Il avait quitté l'habit bleu-barbeau*, tout son costume cossu, pour porter, été comme hiver, une redingote de drap marron grossier, un gilet en poil de chèvre, et un pantalon gris en cuir de laine. Il devint progressivement maigre ; ses mollets tombèrent ; sa figure, bouffie par le contentement d'un bonheur bourgeois, se rida démesurément ; son front se plissa, sa mâchoire se dessina.

Durant la quatrième année de son établissement rue Neuve-Sainte-Geneviève, il ne se ressemblait plus. Le bon vermicellier* de soixante-deux ans qui ne paraissait pas en avoir quarante, le bourgeois gros et gras, frais de bêtise, dont la tenue égrillardre réjouissait les passants, qui avait quelque chose de jeune dans le sourire, semblait être un septuagénaire hébété, vacillant, blafard. Ses yeux bleus si vivaces prirent des teintes ternes et gris-de-fer, ils avaient pâli, ne larmoyaient plus, et leur bordure rouge semblait pleurer du sang. Aux uns, il faisait horreur, aux autres, il faisait pitié. »

*Bleu-barbeau : bleu clair.

*Vermicellier : fabricant ou vendeur de vermicelles et autres pâtes alimentaires.

Le personnage dans l'histoire

Le Père Goriot est une œuvre que Balzac commence à écrire à Saché en septembre 1834, et qui paraît en 1835.

Parmi les locataires de la pension tenue par Madame Vauquer à Paris se trouve un ancien vermicellier, Jean Joachim Goriot dit le père Goriot.

Enrichi grâce à son commerce, il s'est dépouillé de sa fortune après la mort de sa femme pour permettre

à ses deux filles de faire de riches mariages. Mais leur goût pour le luxe et les dettes qu'elles accumulent le ruinent totalement. Épuisé, accablé par leur manque d'affection et leur ingratitude, le père Goriot meurt dans la plus extrême pauvreté.

Les vieillards

5

Mademoiselle de Pen-Hoël



Béatrix

« Cette demoiselle était une sèche et mince fille, jaune comme le parchemin olim*, ridée comme un lac froncé par le vent, à yeux gris, à grandes dents saillantes, à mains d'homme, assez petite, un peu déjetée* et peut-être bossue.

Vêtue dans le goût de mademoiselle du Guénic, elle mouvait une énorme quantité de linges et de jupes quand elle voulait trouver l'une des deux ouvertures de sa robe par où elle atteignait ses poches. Le plus étrange cliquetis de clefs et de monnaie retentissait alors sous ces étoffes. Elle avait toujours d'un côté toute la ferraille des bonnes ménagères, et de l'autre sa tabatière d'argent, son dé, son tricot, autres ustensiles sonores. Elle portait un chapeau vert avec lequel elle devait aller visiter ses melons ; il avait passé, comme eux, du vert au blond ; et, quant à sa forme, après vingt ans, la mode l'a ramenée à Paris sous le nom de bibi*.

Cette vieille fille avait encore la canne à petit bec de laquelle les femmes se servaient au commencement du règne de Marie-Antoinette*. Elle était de la plus haute noblesse de Bretagne. »

*Olim : anciens registres manuscrits des arrêts rendus par la cour du roi au Moyen Âge.

*Déjetée : déformée.

*Bibi : petit chapeau de femme.

*Marie-Antoinette (1755-1793) : épouse du roi Louis XVI qui a régné de 1774 à 1793.

Le personnage dans l'histoire

Béatrix est un roman qui paraît en 1839.

L'histoire se déroule à Guérande, entre l'Hôtel du Guénic et le château des Touches. La famille du Guénic est refermée sur ses traditions, tandis que le château des Touches est habité par une femme écrivain, Mlle Félicité des Touches, ou Camille Maupin de son pseudonyme. Le jeune et séduisant Calyste du Guénic est le seul à aller d'un lieu à l'autre.

Mademoiselle de Pen-Hoël entend marier sa nièce, Charlotte de Kergarouët, à Calyste. Dans ce but, elle rend visite chaque soir à la famille du Guénic pour faire sa partie de mouche (jeu de cartes). Mais Camille Maupin fascine Calyste par sa culture, son intelligence et sa connaissance du monde parisien. Elle lui présente son amie Béatrix, marquise de Rochefide, dont il tombe amoureux.

Les vieillards

6

La veuve Descoings



La Rabouilleuse

« Depuis une dizaine d'années, la Descoings avait pris les tons mûrs d'une pomme de reinette à Pâques. Ses rides s'étaient formées dans la plénitude de sa chair, devenue froide et douillette. Ses yeux, pleins de vie, semblaient animés par une pensée encore jeune et vivace qui pouvait d'autant mieux passer pour une pensée de cupidité* qu'il y a toujours quelque chose de cupide chez le joueur. Son visage grassouillet offrait les traces d'une dissimulation profonde et d'une arrière-pensée enterrée au fond du cœur. Sa passion exigeait le secret. Elle avait dans le mouvement des lèvres quelques indices de gourmandise.

Aussi, quoique ce fût la probe* et excellente femme que vous connaissez, l'œil pouvait-il s'y tromper. Elle présentait donc un admirable modèle de la vieille femme que Bridau voulait peindre. »

*Cupidité : désir immodéré de richesses.
*Probe : d'une honnêteté sans faille.

Le personnage dans l'histoire

La Rabouilleuse est une œuvre qui paraît en 1842, sous le titre *Un Ménage de garçon*. Balzac corrigera ce titre en vue d'une nouvelle édition de *La Comédie humaine*.

L'intrigue se déroule à Issoudun dans l'Indre. Dans la langue du Berry, rabouiller, c'est battre les ruisseaux pour en faire sortir les écrevisses. La Rabouilleuse est le surnom donné à Flore Brazier, l'héroïne du roman, qui était chargée de rabouiller pendant son enfance. Flore est d'abord mariée

au fils du Docteur Rouget. Veuve très jeune, elle se remarie avec Philippe Bridau. Madame Descoings est la vieille tante de Philippe Bridau. Cette vieille dame a la passion de la loterie. Tout le monde se moque d'elle. Un seul la comprend, Joseph Bridau, le frère de Philippe. Lui-même vit une passion, la peinture.

Les dandys

1

Godefroid



L'Envers de l'histoire contemporaine

« Aussi Godefroid offrait-il ce visage qui se rencontre chez tant d'hommes, qu'il est devenu le type parisien : on y aperçoit des ambitions trompées ou mortes, une misère intérieure, une haine endormie dans l'indolence d'une vie assez occupée par le spectacle extérieur et journalier de Paris, une inappétence* qui cherche des irritations, la plainte sans le talent, la grimace de la force, le venin de mécomptes antérieurs qui excite à sourire de toute moquerie, à conspuer* tout ce qui grandit, à méconnaître les pouvoirs les plus nécessaires, se réjouir de leurs embarras, et ne tenir à aucune forme sociale. Godefroid avait des bottes vernies, des gants jaunes, de riches boutons de chemise et une jolie chaîne de montre passée dans une des boutonnières de son gilet de soie noire à fleurs bleues. »

*Inappétence : manque d'envie.
*Conspuer : critiquer ouvertement.

Le personnage dans l'histoire

L'Envers de l'histoire contemporaine est une œuvre en deux parties (*Madame de la Chanterie* et *L'Initié*) qui paraît entre 1842 et 1848.

Le jeune Godefroid habite une pension dans l'île de la Cité à Paris. Il y rencontre des personnes étranges. L'un d'eux, Frédéric Alain, lui raconte l'histoire de la baronne de La Chanterie, la propriétaire. Issue d'une noble famille, elle a été impliquée avec sa fille dans un procès. Elle fut emprisonnée jusqu'à la Restauration et sa fille exécutée. Mais la baronne

est très pieuse et à la suite de son séjour en prison, elle a fondé une œuvre qui n'admet dans son sein que ceux qui méritent d'être initiés. Pour faire partie de cette congrégation discrète et presque mystérieuse, les Frères de la Consolation, il faut en être digne. Godefroid est peu à peu initié, on lui confie des enquêtes sur les infortunes les plus dramatiques.

Les dandys

2

Raphaël de Valentin



La Peau de chagrin

« Au premier coup d'œil les joueurs lurent sur le visage du novice quelque horrible mystère : ses jeunes traits étaient empreints d'une grâce nébuleuse, son regard attestait des efforts trahis, mille espérances trompées ! La morne impassibilité du suicide donnait à son front une pâleur mate et malade, un sourire amer dessinait de légers plis dans les coins de sa bouche, et sa physionomie exprimait une résignation qui faisait mal à voir. Le jeune homme avait bien un frac de bon goût, mais la jonction de son gilet et de sa cravate était trop savamment maintenue pour qu'on lui supposât du linge. Ses mains, jolies comme des mains de femme, étaient d'une douteuse propreté ; enfin depuis deux jours il ne portait plus de gants ! Si le tailleur et les garçons de salle eux-mêmes frissonnèrent, c'est que les enchantements de l'innocence florissaient par vestiges dans ses formes grêles et fines, dans ses cheveux blonds et rares, naturellement bouclés. Cette figure avait encore vingt-cinq ans, et le vice paraissait n'y être qu'un accident. »

Le personnage dans l'histoire

La Peau de chagrin paraît en 1831.

Le marquis Raphaël de Valentin, ruiné, désespéré, songe au suicide lorsqu'il entre par hasard dans le magasin d'un marchand de curiosités. Le marchand de curiosités lui montre une étrange peau de chagrin, accompagnée

d'une inscription d'après laquelle le possesseur du talisman* verra tous ses vœux réalisés. Mais à chaque vœu réalisé, la surface de la peau de chagrin diminuera, et lorsqu'il n'en restera plus rien, le propriétaire du talisman mourra. Le marchand de curiosités, après avoir solennellement mis en garde Raphaël contre le pouvoir redoutable de l'objet, le lui offre. Dès lors, le moindre vœu de Raphaël est exaucé ; mais il constate avec horreur que la peau rétrécit chaque fois. En vain

il essaie d'éviter le moindre désir ; en vain il croit fuir la malédiction en jetant la peau dans un puits d'où un jardinier la ressortira par hasard, en puisant de l'eau. Raphaël tombe finalement malade. Les savants et les médecins qu'il a consultés sont impuissants devant le mystère du talisman. Et il meurt devant la dernière parcelle – bientôt disparue – de la peau de chagrin.

* Talisman : objet auquel on attribue des vertus extraordinaires, des pouvoirs magiques.

Les dandys

3

Oscar Husson



Un début dans la vie

« Le fils portait une redingote olive dont les manches un peu courtes au poignet annonçaient qu'il grandirait encore, comme les adultes de dix-huit à dix-neuf ans. Le pantalon bleu, raccommode par la mère, offrait aux regards un fond neuf, quand la redingote avait la méchanceté de s'entrouvrir par derrière.

En montant dans le cabriolet, Oscar laissa voir ses bas bleus par un effet de son pantalon qui remonta brusquement, et le fond neuf de son pantalon par le jeu de sa redingote qui s'ouvrit. Aussi le sourire des deux jeunes gens, à qui ces traces d'une honorable médiocrité n'échappèrent point, fit-il une nouvelle blessure à l'amour-propre du jeune homme.

Il avait, par l'ordre de son beau-père, ses cheveux noirs coupés en brosse sur le front et ras comme ceux des soldats. »

Le personnage dans l'histoire

Un début dans la vie est un roman paru en 1842.

Oscar Husson part en diligence pour le château de Presles, résidence de campagne du puissant comte de Sérisy. Durant le voyage, une

conversation blagueuse s'engage entre les occupants de la voiture. Oscar joue au fils de famille, se vante de ses hautes relations, et, pour mieux persuader ses compagnons, leur fait des révélations sur les infortunes conjugales du comte de Sérisy et sur sa maladie de peau secrète. Catastrophe : le comte de Sérisy est dans la voiture, incognito. On imagine

la déconvenue générale quand tous se retrouvent à Presles, à la table du comte, qu'aucun d'entre eux n'avait jamais vu auparavant. La carrière d'Oscar Husson paraît brisée. Mais Oscar va parvenir à redresser la situation et, dans une voiture modernisée, la dernière partie du roman voit réunis, quatorze ans après, la plupart des personnages du premier voyage.

Les dandys

4

Anselme Popinot



César Birotteau

« Anselme Popinot était petit et pied-bot*. Il avait ce teint éclatant et plein de tâches de rousseur qui distingue les gens dont les cheveux sont rouges ; mais son front pur, ses yeux de la couleur des agates gris-veiné, sa jolie bouche, sa blancheur et la grâce d'une jeunesse pudique, la timidité que lui inspirait son vice de conformation réveillaient à son profit des sentiments protecteurs : on aime les faibles. Popinot intéressait.

Le petit Popinot, tout le monde l'appelait ainsi, tenait à une famille essentiellement religieuse, où les vertus étaient intelligentes, où la vie était modeste et pleine de belles actions. Aussi l'enfant, élevé par son oncle le juge, offrait-il en lui la réunion des qualités qui rendent la jeunesse si belle : sage et affectueux, un peu honteux, mais plein d'ardeur, doux comme un mouton, mais courageux au travail, dévoué, sobre, il était doué de toutes les vertus d'un chrétien des premiers temps de l'Église. »

*Pied-bot : personne dont le pied est déformé en raison de malformations des os et des muscles.

Le personnage dans l'histoire

Grandeur et décadence de César Birotteau est un roman qui paraît en décembre 1837.

César Birotteau est parfumeur à Paris. Anselme Popinot travaille avec lui, César lui a confié la fabrication et la vente d'une spécialité de parfumerie. Cependant, César Birotteau fait faillite le jour même où Anselme, depuis longtemps amoureux de la jeune Césarine Birotteau, lui

demande sa main. Popinot est agréé, mais sous la condition que le mariage n'ait lieu que le jour où Birotteau sera relevé de sa faillite. Ce jour arrive, grâce à l'obstination et au travail inhumain de César qui, au bout de trois ans, ayant remboursé ses créanciers, se voit enfin réhabilité.

Les dandys

5

Henri de Marsay



La Fille aux yeux d'or

« Quoiqu'Henri de Marsay eût vingt-deux ans accomplis, il paraissait en avoir à peine dix-sept. Généralement, les plus difficiles de ses rivaux le regardaient comme le plus joli garçon de Paris. De son père, lord Dudley, il avait pris les yeux bleus les plus amoureuxment décevants ; de sa mère, les cheveux noirs les plus touffus ; de tous deux, un sang pur, une peau de jeune fille, un air doux et modeste, une taille fine et aristocratique, de fort belles mains. Sous cette fraîcheur de vie, et malgré l'eau limpide de ses yeux, Henri avait un courage de lion, une adresse de singe. Il coupait une balle à dix pas dans la lame d'un couteau ; montait à cheval de manière à réaliser la fable du centaure ; conduisait avec grâce une voiture à grandes guides ; était leste comme Chérubin* et tranquille comme un mouton ; mais il savait battre un homme du faubourg au terrible jeu de la savate ou du bâton ; puis, il touchait du piano de manière à pouvoir se faire artiste s'il tombait dans le malheur, et possédait une voix qui lui aurait valu de Barbaja*, cinquante mille francs par saison. »

*Chérubin : personnage de l'adolescent qui s'éveille à l'amour dans l'opéra *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais.

*Barbaja, Domenico (1778-1841) : célèbre impresario italien.

Le personnage dans l'histoire

La Fille aux yeux d'or fait partie de *l'Histoire des Treize*. L'œuvre paraît en 1834 et en 1835.

Henri de Marsay est amoureux de Paquita, l'amie de la marquise San-Réal. Cependant, lors d'une de leurs rencontres, elle le trahit. Henri de Marsay souhaite se venger en tuant la coupable. Mais au moment où il veut mettre son projet à exécution, il s'aperçoit qu'il arrive trop tard. La marquise de San-Réal, très jalouse, a tué Paquita à coups de poignard.



Les dandys

6

Lucien Chardon de Rubempré



Illusions perdues

« Le visage de Lucien avait la distinction des lignes de la beauté antique : c'était un front et un nez grecs, la blancheur veloutée des femmes, des yeux noirs tant ils étaient bleus, des yeux pleins d'amour, et dont le blanc le disputait en fraîcheur à celui d'un enfant. Ces beaux yeux étaient surmontés de sourcils comme tracés par un pinceau chinois et bordés de longs cils châains. Le long des joues brillait un duvet soyeux dont la couleur s'harmonisait à celle d'une blonde chevelure naturellement bouclée. Une suavité divine respirait dans ses tempes d'un blanc doré. Une incomparable noblesse était empreinte dans son menton court, relevé sans brusquerie. Le sourire des anges tristes errait sur ses lèvres de corail rehaussées par de belles dents. Il avait les mains de l'homme bien né, des mains élégantes, à un signe desquelles les hommes devaient obéir et que les femmes aiment à baiser. Lucien était mince et de taille moyenne. À voir ses pieds, un homme aurait été d'autant plus tenté de le prendre pour une jeune fille déguisée, que, semblable à la plupart des hommes fins, pour ne pas dire astucieux, il avait les hanches conformées comme celles d'une femme. »

Le personnage dans l'histoire

Illusions perdues est une œuvre en trois parties: *les Deux Poètes* (février 1837), *Un grand homme de province à Paris* (juin 1839), *David Séchard* (1844).

Le roman commence à Angoulême. Lucien Chardon et David Séchard sont deux amis, au caractère et au physique différents. David reprend l'imprimerie de son père à Angoulême et épouse Ève, la sœur de Lucien. Quant à Lucien, il décide de partir pour Paris afin de faire reconnaître son talent de poète. Mais la vie parisienne est pleine de désillusions et Lucien, trop ambitieux, se

trouve vite confronté à de nombreuses difficultés. Les aventures de Lucien se poursuivent dans le roman intitulé *Splendeurs et misères des courtisanes*.



Les demoiselles

1 Armande-Louise-Marie de Chaulieu



Mémoires de deux jeunes mariées

« À la vérité, je n'ai pas d'épaules, mais de dures omoplates qui forment deux plans heurtés. Ma taille est également sans souplesse, les flancs sont raides.

Mais j'ai un pied de gazelle ! Mais toutes les entournares sont délicates, et je possède les traits corrects d'un dessin grec. Mes yeux bleus ne sont pas bêtes, ils sont fiers, entourés de deux marges de nacre vive nuancée par de jolies fibrilles* et sur lesquelles mes cils longs et pressés ressemblent à des franges de soie. Mon front étincelle, mes cheveux ont les racines délicieusement plantées, ils offrent de petites vagues d'or pâle, bruni dans les milieux et d'où s'échappent quelques cheveux mutins*.

Mon nez est mince, les narines sont bien coupées et séparées par une charmante cloison rose ; il est impérieux, moqueur. Mes oreilles ont des enroulements coquets, une perle à chaque bout y paraîtra jaune. Mon col est long, il a ce mouvement serpentin qui donne tant de majesté. Dans l'ombre, sa blancheur se dore. Ah ! j'ai peut-être la bouche un peu grande, mais elle est si expressive, les lèvres sont d'une si belle couleur, les dents rient de si bonne grâce ! Et puis, ma chère, tout est en harmonie : on a une démarche, on a une voix ! L'on se souvient des mouvements de jupe de son aïeule, qui n'y touchait jamais ; enfin je suis belle et gracieuse. »

*Fibrille : une petite fibre.

*Mutin : espiègle, malicieux.

Le personnage dans l'histoire

Mémoires de deux jeunes mariées est un roman par lettres paru en 1842.

Deux jeunes amies, Louise de Chaulieu et Renée de Maucombe, quittent le couvent des Carmélites de Blois. À travers une longue correspondance, elles se racontent leurs premiers pas dans la société. Louise de Chaulieu épouse

un Espagnol, Felipe Hénarez, baron de Macumer, dont elle est éperdument amoureuse. Renée de Maucombe épouse sans passion Louis de L'Estorade dans sa Provence natale et donne le jour à trois enfants : Armand-Louis, Jeanne-Athénaïs et Renée...

Les demoiselles

2 Euphrasie Castanier



Melmoth réconcilié

« Au premier étage de la maison la plus bourgeoisement décente, demeurait une de ces délicieuses créatures que le ciel se plaît à combler des beautés les plus rares, et qui, ne pouvant être ni duchesses ni reines, parce qu'il y a beaucoup plus de jolies femmes que de titres et de trônes, se contentent d'un agent de change ou d'un banquier de qui elles font le bonheur à prix fixe.

Cette bonne et belle fille, appelée Euphrasie, était l'objet de l'ambition d'un clerc de notaire* démesurément ambitieux. »

*Clerc de notaire : employé d'un notaire

Le personnage dans l'histoire

Melmoth réconcilié est un conte qui paraît en 1835.

Euphrasie est une jeune courtisane au visage doux et candide. Elle paraissait avoir seize ans, ignorer le mal, ignorer l'amour, ne pas connaître les orages de la vie, et venir d'une église où elle aurait prié les anges

d'obtenir avant le temps son rappel dans les cieux... Un clerc de notaire en tombe éperdument amoureux. Mais Euphrasie est malade. Elle lui transmet sa maladie qui fait mourir le clerc de notaire.

Les demoiselles

3 Pauline Gaudin de Witschnau



La Peau de chagrin

« Un jeune chat accroupi sur la table où l'avait attiré l'odeur du lait se laissait barbouiller de café par Pauline ; elle folâtrait avec lui, défendait la crème qu'elle lui permettait à peine de flairer afin d'exercer sa patience et d'entretenir le combat ; elle éclatait de rire à chacune de ses grimaces, et débitait mille plaisanteries pour empêcher Raphaël de lire le journal, qui, dix fois déjà, lui était tombé des mains. Un éclat de rire bien franc, bien joyeux, lui fit tourner la tête vers son lit, il vit à travers les rideaux diaphanes* la figure de Pauline souriant comme un enfant heureux d'une malice qui réussit ; ses beaux cheveux formaient des milliers de boucles sur ses épaules ; elle était là semblable à une rose du Bengale sur un monceau de roses blanches. »

*Diaphane : transparent.

Le personnage dans l'histoire

La Peau de chagrin paraît en 1831.

Pauline est amoureuse de Raphaël de Valentin, le héros de l'histoire. Celui-ci possède une peau de chagrin qui a le pouvoir d'exaucer tous ses vœux. Mais à chaque fois qu'il prononce un vœu, la surface de la peau de chagrin diminue et la durée de vie de Raphaël aussi. Raphaël essaie alors en vain d'éviter le moindre désir, mais la peau continue de rétrécir. Pauline et Raphaël s'aiment et

traversent toutes les épreuves ensemble jusqu'à ce que Raphaël meurt dans les bras de Pauline.



Les demoiselles

4 Adélaïde Leseigneur de Rouville



La Bourse

« Il put apercevoir, à la lueur d'une vieille lampe, la plus délicieuse tête de jeune fille qu'il eût jamais vue, une de ces têtes qui souvent passent pour un caprice du pinceau ; mais qui tout à coup réalisa pour lui les théories de ce beau idéal que se crée chaque artiste et d'où procède son talent. Le visage de l'inconnue appartenait, pour ainsi dire, au type fin et délicat de l'école de Prudhon*, et possédait aussi cette poésie que Girodet* donnait à ses figures fantastiques. La fraîcheur des tempes, la régularité des sourcils, la pureté des lignes, la virginité fortement empreinte dans tous les traits de cette physionomie faisaient de la jeune fille une création accomplie. La taille était souple et mince, les formes étaient frêles. Ses vêtements, quoique simples et propres, n'annonçaient ni fortune ni misère. »

*Prudhon, Pierre-Paul (1758-1823) : peintre français.

*Girodet, Anne-Louis (1767-1824) : peintre français.

Le personnage dans l'histoire

La Bourse est une nouvelle qui paraît en 1832.

Adélaïde et sa mère, la baronne Leseigneur de Rouville, habitent dans la même maison que le jeune peintre Hippolyte Schinner. Un jour, en travaillant, celui-ci tombe de son échelle. Adélaïde et sa mère le soignent. Il est tout de suite attiré par la grâce de la jeune fille et revient chez la baronne. Un soir, il y oublie sa bourse, et venu la

rechercher, s'entend répondre qu'on ne l'a pas vue. Plusieurs jours passent sans qu'il retrouve son bien. Inquiet, Hippolyte retourne chez la baronne où il a la surprise de trouver sa vieille bourse remplacée par une autre très belle, que la jeune fille a brodé avec amour. Adélaïde deviendra Mme Schinner.

Les demoiselles

5

Maria-Juana-Pepita de Mancini



Les Marana

« Il se permit de lancer un coup d'oeil à la dérobée sur cette fille, et il en rencontra les yeux pétillants. C'était une figure blanche où le ciel de l'Espagne avait jeté quelques légers tons de bistre qui ajoutaient à l'expression d'un calme séraphique*, une ardente fierté, leur infusée sous ce teint diaphane*, peut-être due à un sang tout mauresque qui le vivifiait et le colorait.

Relevés sur le sommet de la tête, ses cheveux retombaient et entouraient de leurs reflets noirs de fraîches oreilles transparentes, en dessinant les contours d'un cou faiblement azuré. Ces boucles luxuriantes mettaient en relief des yeux brûlants, et les lèvres rouges d'une bouche bien arquée. La basquine* du pays faisait bien valoir la cambrure d'une taille facile à ployer comme un rameau de saule.

Il se trouvait en cette fille trois choses réunies, dont une seule suffit à diviner une femme : la pureté de la perle gisant au fond des mers, la sublime exaltation de la sainte Thérèse espagnole, et la volupté qui s'ignore. »

*Séraphique : digne des anges.

*Diaphane : transparent, pâle et délicat.

*Basquine : jupe des femmes basques.

Le personnage dans l'histoire

Les Marana est un récit paru en 1832 et en 1833.

Maria-Juana habite chez un riche marchand de Tarragone, en Espagne. Sa mère l'a confiée à cette famille pour la protéger. Lors de la prise de la ville par les Français, Maria-Juana rencontre un jeune officier, le marquis de Montefiore qui tombe amoureux d'elle. Mais elle épousera un certain

Diard, compagnon de guerre de Montefiore. Ce mariage ne sera pas heureux. Maria-Juana est délaissée par son mari qui se ruine, recourt au jeu pour renflouer ses finances, gagne d'abord puis reperd tout son gain en jouant contre son ami Montefiore. Ils finissent par se tuer.

Les demoiselles

6

Eugénie Grandet



Eugénie Grandet

« Eugénie avait une tête énorme, le front masculin mais délicat du Jupiter de Phidias*, et des yeux gris auxquels sa chaste vie, en s'y portant tout entière, imprimait une lumière jaillissante. Les traits de son visage rond, jadis frais et rose, avaient été grossis par une petite vérole assez clémente pour n'y point laisser de traces, mais qui avait détruit le velouté de la peau, néanmoins si douce et si fine encore que le pur baiser de sa mère y traçait passagèrement une marque rouge.

Son nez était un peu trop fort, mais il s'harmonisait avec une bouche d'un rouge de minium, dont les lèvres à mille raies étaient pleines d'amour et de bonté. Le col avait une rondeur parfaite. Le corsage bombé, soigneusement voilé, attirait le regard et faisait rêver ; il manquait sans doute un peu de la grâce due à la toilette ; mais, pour les connaisseurs, la non-flexibilité de cette haute taille devait être un charme.

Eugénie, grande et forte, n'avait donc rien du joli qui plaît aux masses ; mais elle était belle de cette beauté si facile à reconnaître, et dont s'éprennent seulement les artistes. Ses traits, les contours de sa tête que l'expression du plaisir n'avait jamais ni altérés ni fatigués, ressemblaient aux lignes d'horizon si doucement tranchées dans le lointain des lacs tranquilles. »

*Phidias : sculpteur grec du V^e siècle avant Jésus-Christ. Il avait été chargé de décorer le monument du Parthénon à Athènes.

Le personnage dans l'histoire

Eugénie Grandet est un roman qui paraît en décembre 1833

Eugénie habite à Saumur avec ses parents. Son père, Félix Grandet est un vigneron très riche. Il souhaite marier sa fille avec un jeune homme issu d'une riche famille de la région. Mais Eugénie est amoureuse de son cousin, Charles Grandet, qui lui a promis son amour quand

il aura fait fortune. Mais, Charles ne reviendra jamais, il oubliera Eugénie. Celle-ci épousera alors Cruchot de Bonfons qui meurt peu de temps après le mariage. Eugénie achèvera son existence en se consacrant aux bonnes œuvres.



MB
MUSÉE BALZAC
 Château de Saché

